

UNE FLAMBÉE

Désormais, l'hiver, je brûlerai du newcastle ou du cardiff mélangé de coke. Cela revient à trente sous le sac, l'un dans l'autre. Ce n'est pas cher, et l'on a un feu bête qui chauffe et ne dit rien.

J'ai bien encore dans mon boissier quelques roudins de hêtre, le reste des deux cordes que j'avais achetées, l'an passé, au garde de la forêt d'Avaugour.

Tant pis ! je n'y toucherai plus.

J'ai encore essayé hier soir, et, tout de suite, dès que la flamme a caressé les chenêts, j'ai senti la nausée venir, car cette flamme m'en rappelait d'autres que j'ai vues, il y a trois mois, dans le foyer du vieux Jean-Marie Querrec, à Trebeurden. Je ne veux plus de feu de bois.

Ce matin, le fumiste est venu, et de mon grand foyer, si propice pourtant aux royales flambées de chêne et de hêtre, il a fait, avec une douzaine de briques stupides, une manière de fourneau où il a placé une grille de fonte qui a des prétentions artistiques.

C'est navrant ; mais au moins je me chaufferai tranquille.

Mélancolique, j'ai vu transporter mes chenêts de fer au grenier.

Ils y sont pour longtemps, pour toujours peut-être ! Pauvre Jean-Marie !

Il ne se doutera jamais que ce changement dans ma maison, dans ma vie, dans mes hivers, c'est sa belle flambée qui en est la cause, celle-là qu'il alluma pour moi, en toute innocence, au mois de novembre passé.

Jean-Marie Querrec est veuf. Il habite seul un petit chaume dans le bourg de Trebeurden, pas loin de l'église. Quand j'entrai chez lui, ce soir-là, je ne le connaissais ni d'Eve ni d'Adam. Je revenais de Camlez où j'avais passé la journée au presbytère. Le recteur est mon camarade de collège. On m'attendait pour souper à Kermabel, un ancien château qui a dérogé, et qui est aujourd'hui la ferme de mon oncle, Joseph Le Bourbis, cultivateur connu et respecté dans le pays, car il a du bien de tous les côtés.

J'étais donc devant la maison de Jean-Marie en plein bourg de Trebeurden, quand je fus ar-

rêté par une bourrasque accourue du large et par une grêle qui faisait hurler mon chien Mab comme si on l'avait fusillé,

De là jusqu'à la falaise — Kermabel domine la mer — on compte cinq bous kilomètres par le travers. J'étais déjà en retard ; une heure de plus, une heure de moins ! mon oncle d'ailleurs ne m'attendrait pas par un temps pareil. Je pensai qu'il était sage de m'abriter et de me sécher un peu.

Je poussai une porte au hasard.

Ce que je vis me remplit d'aise : un large foyer où pétillait un feu, un grand feu, un immense feu, un feu triomphal, absurde dans une bicoque pareille.

Je perçus un bruit de sabots effrayés et une toux, une toux de vieux, avertisseuse et craintive.

Du seuil, je dis tout de suite en breton qui j'étais, comme il convient de le faire quand on entre dans une maison où l'on n'est pas connu et que la nuit est close.

— Bonsoir ! Je suis le neveu de Joseph Le Bourbis.

Les sabots se rapprochèrent, sortirent de l'ombre rassurés.

Coiffé d'un bonnet de laine, un vieil homme s'arrêta en plein dans la grande lueur du foyer qui l'enveloppa, juste à ce moment, de clartés bleues presque fantastiques.

Et cela fut si étrange que mon chien se cacha dans mes guêlres.

La figure du vieux était douce, de son bonnet tombaient quelques boucles blanches sur ses épaules. Il était vêtu comme tous les paysans de la côte, et il avait, comme eux tous, des yeux bleus d'enfant qui disaient son âme simple et bonne.

Il me regarda en souriant.

A me barbe brune et à mon corps droit, il vit que j'étais jeune et me tutoya, comme font les hommes d'âge aux jeunes hommes qui les saluent dans la langue du pays.

— Sur ma foi, me dit-il, on est mieux à Kermabel que sur la route. À ce temps-là, mon fils. Tu es trempé comme un goémon. Ferme la porte et rapproche-toi du feu.